

Lettres persanes par le Comte Arthur De Gobineau /
Sophie Salloum. — Extrait de : Revue des lettres et de
traduction. — N' 3 (1997), pp. 159-174.

I. lettres (genre littéraire). II. Art d'écrire. III.
Gobineau, Arthur, comte de, 1816-1882.

PER L1037 / FL70588P

LETTRES PERSANES

PAR LE COMTE ARTHUR DE GOBINEAU

Sophie SALLOUM
Université Libanaise II

Le Comte de Gobineau (1816-1882) à la fois sociologue et homme de lettres - lui-même se recommande comme conteur et novelliste - connut une gloire posthume grâce à Richard Wagner. Celui-ci le rencontra en Italie et fut fasciné par son esprit original. Il lut ses ouvrages et s'enthousiasma pour ses idées - neuves et géniales selon lui - et il s'en inspira même dans l'élaboration de ses propres théories philosophiques et artistiques¹. Il s'établit dès lors entre le grand artiste allemand et l'homme de lettres français une solide amitié jointe, de la part de Wagner, à une grande admiration.

Après l'avoir longtemps ignoré ou méconnu, la France découvrit Gobineau grâce à l'Allemagne. Voici ce que dit de lui Anatole France:

«C'était un grand diable, parfaitement simple et très spirituel. On savait qu'il écrivait des livres, mais personne ne les avait lus. Alors, il avait du génie? Comme c'est curieux!»².

Connu pour son *Essai sur l'inégalité des races humaines, Les religions et les philosophies de l'Asie Centrale*, le Comte Arthur de Gobineau a également écrit des lettres que A.B. Duff, directeur du département de civilisation française à l'Université hébraïque de Jérusalem, publie en librairie au *Mercure de France*, en 1957 sous le

(1) A Dufrechou, *Gobineau*, Paris, Librairie Bloud et Cie. Collection Philosophes et penseurs. 2ème édition 1907.

(2) Idem, p. 5.

titre *Lettres persanes*. Ecrites au cours de son séjour en Perse où il est nommé secrétaire d'une mission envoyée par Napoléon III, ces lettres forment comme un journal épistolaire³. Elles sont adressées à sa sœur Caroline qu'il appelle «ma chère petite» et à son père.

Cette nomination donne l'occasion à Gobineau de connaître enfin cet Orient qu'il avait découvert et qui l'avait fasciné durant ses études au Collège de Bienne en Suisse où il avait trouvé ses premiers maîtres de langues orientales et pendant ses premières années à Paris, durant lesquelles il fréquente les orientalistes de marque et étudie sous la direction de maîtres renommés le persan et l'arabe. Tous les aspects de l'Orient l'avaient tenté: langues, littératures, religions, arts, mœurs.

Ainsi s'explique le titre qui pourrait susciter à première vue la confusion du lecteur non averti qui connaît plus probablement les *Lettres persanes* de Montesquieu. Cependant le genre diffère: Montesquieu a écrit un roman épistolaire alors qu'il s'agit dans le cas de Gobineau d'une correspondance avec des membres de sa famille. C'est lui-même, d'ailleurs, qui a qualifié ces lettres de «persanes»⁴.

L'ouvrage publié par A.B. Duff se compose de vingt-deux lettres écrites durant la période s'étendant du 5 mai 1855 au 20 novembre 1857. Elles sont généralement expédiées de Téhéran (Lettres III, VIII, IX, X, XI, XII, XVI, XVIII, XIX). Cependant, certaines sont adressées de la campagne aux environs de la capitale. «Roustemabad, près de Téhéran», précise Gobineau dans les Lettres IV, V, VI (dans celle-ci l'orthographe change, «Roustam-abad). Ce village est situé à une heure et demie de Téhéran. Dans la lettre VI, datée du 10 septembre 1855, le diplomate insiste sur l'agrément de leur séjour.

«Nous sommes fort bien ici. Nous allons rentrer en ville d'ici à une

(3) Gobineau, accompagné de sa femme Clémence et de sa fille Diane s'embarque à Marseille le 14 février 1855. Par Alexandrie, Le Caire, Suez, ils atteignent Bouchir le 5 mai 1855 (d'où est envoyée la première lettre). De là, la famille gagne Téhéran et y séjourne jusqu'en 1857.

(4) Comte de Gobineau, *Lettres persanes*, Paris, Mercure de France, 1957. Lettre XXII, p. 76. Toutes les notes renvoient à cette édition.

dizaine de jours, parce que les nuits commencent à être fraîches, bien que les jours soient chauds»⁵.

Par ailleurs, deux lettres sont envoyées de Demavend⁶ (Lettres VII, XIV). L'une porte la date du 30 octobre 1855 et explique les raisons de ce séjour: la famille s'y est installée pour fuir l'épidémie de choléra sévissant à Téhéran. L'autre est datée du 1er août 1856, mais Gobineau donne à ce lieu une autre appellation: «Camp de Gherkboulak (les 40 fontaines)»⁷. Comme dans la lettre VII, l'épistolier se complaît dans la description du climat agréable des montagnes et le compare à celui de l'Europe.

*«Les nuits sont très froides et les matinées et les soirées pas chaudes; le milieu du jour très tolérable, enfin un climat alpestre». [et de préciser]: «Jamais aucune maladie dangereuse n'a mis les pieds ici»*⁸.

La lettre suivante (Lettre XV) envoyée de Tebriz fait référence à un incident domestique qui obligea la famille à quitter la région de Lär. Clémence est enceinte, et, abandonnée par Anna, sa femme de chambre européenne, elle ne pouvait plus rester à Téhéran. Les Gobineau se mirent donc en route pour Tiflis en Géorgie d'où Clémence et Diane rejoindraient Constantinople.

Enfin, les lettres XX, XXI, XXII, sont écrites au Camp de Djyzer, nom d'un village, où la Mission française, comme c'était l'usage, suivit le Roi qui avait quitté Téhéran avec toute la Cour.

A partir de la situation géographique des lieux d'où les lettres sont expédiées, nous remarquons que le Comte de Gobineau n'a pas réellement voyagé à travers la Perse, ses déplacements ne dépassant pas un rayon de vingt kilomètres autour de Téhéran. Le seul long

(5) Comte de Gobineau..., Lettre IV, p. 24.

(6) Comte de Gobineau..., Demavend: volcan situé dans «la grande vallée de Lär, au cœur des montagnes du pays des Parthes». Lettre XIX, p. 94, note 2.

(7) Comte de Gobineau..., Lettre XIV, p. 55.

(8) Ibid.

voyage entrepris est celui qui les conduit à Tebriz, mais le diplomate ne le relate dans aucune des «lettres persanes»: il s'attarde uniquement sur la raison - futile pour un lecteur du XXème siècle - motivant le départ. Il informe ensuite Caroline que «la fièvre des rizières» (empoisonnement) a failli coûter la vie à sa fille et a touché tous les membres de l'expédition excepté sa femme et lui-même.

Par conséquent, plus qu'un récit de voyage, ces lettres se veulent des «histoires des Milles et Une Nuits» - ainsi que le précise l'épistolier lui-même⁹ dans lesquelles le narrateur, nouvelle Shéhérazade, raconte à sa sœur ses découvertes sur le mode de vie et les traditions des Persans. En tant que sociologue, Gobineau s'intéresse surtout aux coutumes et à la religion de la Perse, mais il décrit aussi avec un esprit parfois caustique, le faste du protocole de la Cour ou même de sa propre demeure, et la politesse maniérée des Orientaux. Ce qui caractérise donc cette correspondance dans son ensemble, c'est la couleur locale (chère aux Romantiques) et l'ironie - parfois bien voltairienne - des réflexions sur les mœurs des Persans.

L'exotisme

Soucieux de décrire le plus exactement possible le mode de vie à Téhéran, de rendre vivante l'atmosphère de son séjour à Caroline, avide d'histoires orientales, Gobineau, possédant assez bien l'arabe et le persan¹⁰, conserve les noms persans attribués à chaque catégorie de domestiques, très nombreux, étant donné l'importance de son rang de diplomate.

Nous apprenons ainsi que le jour où il se rend au palais pour présenter ses lettres de créance, il est précédé de son «*mirakhor arabe*

(9) Comte de Gobineau..., Lettre XIX, p. 70.

(10) Comte de Gobineau..., «*Ma grande affaire*» est de travailler le persan, [...] *Je parle couramment et sers d'interprète à l'occasion*» (Lettre V) p. 22.

(c'est le chef de [son] écurie), flanqué à droite de [son] pischkedmet (c'est le monsieur qui [lui] donne le thé) et à gauche de [son] Kaliandar portant [son] kalian» (pipe à eau)¹¹.

De même, au cours de son voyage à Demavend, il est accompagné de tous ses gens, «à savoir [ses] deux pischkedmets, [son] kavedji - [domestique préposé à la préparation du café] - [son] saïs [le palefrenier], trois ferraschs, étendeurs de tapis de la légation...»¹².

Cette énumération de noms étranges à l'oreille d'un Européen suscite le tableau d'une suite solennelle et bigarée révélant la haute dignité du diplomate français. «J'étais colossal, monté sur un grand cheval turcoman harnaché à la persane», précise-t-il à l'intention de Caroline¹³.

Par ailleurs, il garde évidemment le nom attribué au Souverain, le «Schah», celui de son premier ministre, le «grand vizir», de la femme du Roi, «Djehan Khanum»; il y ajoute la traduction française entre parenthèses: «la Reine du monde»¹⁴. Gobineau rapporte également le titre suprême conféré au Schah «La Kiblah du monde» en précisant, toujours entre parenthèses: «la kiblah, c'est le point de l'horizon vers lequel tout dévot musulman se tourne pour la prière»¹⁵. De même, il conserve le titre de «seyd» attribué à tout descendant du Prophète.

Il se plaît, enfin, à citer des formules consacrées, telles que «Inchallah!» ou «Moubarek basched (que cela vous réussisse)». Ce dernier souhait, il aurait voulu l'entendre, écrit-il, de la bouche de sa sœur «à propos de [sa] croix de grand officier de Perse»¹⁶. Il apprend à Caroline les premiers et indispensables échanges de politesse de rigueur en Perse.

(11) Comte de Gobineau..., Lettre III, p. 17-18.

(12) Comte de Gobineau..., Lettre VII, p. 27.

(13) Comte de Gobineau..., Lettre III, p. 17.

(14) Comte de Gobineau..., Le nom de «Khanum» (Madame en persan) sera plus tard donné à Clémence par des pauvres quémandant l'aumône. (Lettre VI) p. 25.

(15) Comte de Gobineau..., Lettre III, p. 18.

(16) Comte de Gobineau..., Lettre XI, p. 45.

«*J'espère que ton nez est gras, Inchallah (s'il plaît à Dieu)?*» *Ce à quoi tu dois me répondre: «Elhamdulillah! (gloire à Dieu!) par l'effet de ta bonté». Ce à quoi je répons: «Elhamdulillah!». Et nous sommes en règle»¹⁷.*

A ces noms et formules persanes transcrites en caractères latins, s'allient des descriptions très pittoresques des coutumes du pays et d'abord du protocole fastueux présidant aux audiences royales.

Gobineau peint avec minutie le lieu de la réception des diplomates étrangers, accrédités à Téhéran. «*Au milieu du jardin, au bout duquel était le kiosque royal où se trouvait le Schah assis sur son trône... Cet immense jardin semblait désert [...] et on n'entendait que les oiseaux chanter»¹⁸.*

La kiblah du monde ne peut évidemment pas être approchée par n'importe qui. Elle est placée bien au-delà et au-dessus du commun des mortels. Aussi, celui qui sollicite l'honneur d'être admis en sa présence doit-il s'arrêter à un demi-quart de lieue du kiosque royal et attendre l'autorisation d'approcher. Un silence absolu est de rigueur au cours de ces cérémonies, c'est pourquoi le diplomate doit porter des babouches pour étouffer le bruit de ses bottes.

De même, au cours de ses déplacements à l'intérieur du pays, le protocole est strictement observé, cette fois en l'honneur de Gobineau, preuve de la haute estime dont jouit le diplomate auprès de l'administration persane. Ainsi, au cours de leur premier séjour au pied du Demavend, le second ministre du gouverneur Mirza-Mehdi-Khan est venu au-devant d'eux offrir les services de son chef. Il est suivi par le premier ministre lui-même. A l'entrée de la ville, on a égorgé un mouton sous les pieds des chevaux en l'honneur de la femme et de la fille du visiteur de marque. Dans la lettre VII, consacrée à leur voyage dans cette région, Gobineau rapporte aussi sur le ton neutre du témoin, une habitude qu'un lecteur européen

(17) Comte de Gobineau..., Lettre XII, p. 49.

(18) Comte de Gobineau..., Lettre III, p. 18.

trouverait scandaleuse, mais qui semble toute naturelle en Perse: l'expulsion sans tambours ni trompettes de l'occupant d'une maison réquisitionnée pour y loger, un seul soir, «un homme de sa qualité» avec sa suite. Le lendemain, «on fait ou on ne fait pas un cadeau au maître de la maison, s'il y en a un», commente l'épistolier.

Même quand elle demeure à Téhéran, la famille Gobineau n'est pas totalement libre de ses mouvements - protocole oblige! - ce qui exaspère le Comte. Sa femme et lui en peuvent mettre un pied dans la rue sans une suite de huit personnes au moins et à cheval. Pour parcourir la plus petite distance, il doit être entouré de ses ferraschs.

«J'ai traversé la rue pour aller voir un de mes chevaux à l'écurie. Je n'avais qu'un ferrasch avec moi. Au retour, pour traverser, je te dis six pas, j'en avais dix, six devant, quatre derrière, qui m'ont ramené triomphalement à travers la cour jusqu'à la porte de ma chambre, en me faisant un profond salut comme dans la cérémonie où M. Jourdain est fait mamamouchi»¹⁹.

Dans ce passage, nous voyons un exemple significatif de la verve spirituelle du Comte de Gobineau. L'adverbe «triomphalement» fait sourire mais révèle aussi le zèle des domestiques soucieux de ne pas faillir à leur devoir. Et l'allusion au *Bourgeois gentilhomme* transforme cette petite anecdote de la vie quotidienne à Téhéran en une scène de comédie digne de Molière.

Par ailleurs, la précision du nombre de serviteurs attachés aux pas du diplomate dévoile l'excellente position qu'occupent les Français en Perse à cette époque.

«Il y a en Perse trois maîtres, le Roi, le grand vizir et surtout le ministre de France»²⁰, affirmait à Gobineau Mirza Abbas, le sous-secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères. «Pourvu que ça dure mais rien ne dure dans ce pays-ci», poursuit le Comte à l'intention de sa sœur.

(19) Comte de Gobineau..., Lettre III, p. 19.

(20) Comte de Gobineau..., Lettre V, p. 22.

Soucieux également de renseigner Caroline avec exactitude sur la vie quotidienne à Téhéran, l'épistolier décrit dans les moindres détails l'ameublement de leur maison dont il dessine le plan dans la lettre VIII. Il relate ensuite les activités de chacun depuis le lever jusqu'au coucher. Une scène particulière mérite d'être rapportée, tant les détails apparemment plaisants révèlent la soumission - allant presque jusqu'à l'obséquiosité - des domestiques persans, attitude que Gobineau estime toute naturelle. Mais il ne manque pas, par ailleurs, de se moquer de lui-même sur le ton le plus sérieux.

«Une des heures les plus charmantes de ma journée, c'est quand je me lève. Je me mets devant mon feu. Un de mes pischkedmets me présente mon thé, un autre mon kalian d'or qu'il tient respectueusement pendant que je fume, et, pendant qu'ils se tiennent dans l'attitude de la soumission, les mains réunies, je rends mes arrêts et de ma bouche distille la sagesse suprême. Je punis et je récompense, je donne mes instructions...»²¹.

Un autre exemple relate la réputation de sage acquise par Gobineau. Il nous est donné dans une anecdote, ou plutôt une «histoire» racontée dans la lettre XIX avec la verve spirituelle qui caractérise toujours ce genre de récit. Elle rapporte les circonstances de la première rencontre entre le Comte et son voisin Schâhzadeh, ou fils du Roi Feth Ali Schah.

Le Français avait interdit que l'on tire des balles dans son quartier sous prétexte de tuer des pigeons. Or, un jour, le prince contrevient aux ordres du diplomate et il est immédiatement agressé par la ferrasch-bachi (le ferrasch en chef) de Gobineau. Se considérant déshonoré, le prince exige réparation sur l'heure! Le Comte le reçoit avec les politesses d'usage et annonce aussitôt son intention de faire donner par son mirza deux cents coups de bâton au serviteur trop zélé et de le renvoyer. *«Là-dessus, la figure du prince resplendit. Le mirza me dit à l'oreille: «Si Votre Excellence voulait lui dire qu'Elle ira le*

(21) Comte de Gobineau..., Lettre VIII, p. 34.

voir, il serait enchanté». Je réponds de même: «Bon! mais qu'il me demande la grâce de Habib-Oullah». «C'est ce qu'il a fait [...] Depuis, c'est mon meilleur ami. [...] Le bruit a couru la ville et je passe toujours de plus en plus pour un Salomon. Fin finale, on n'a plus tiré de coups de fusil dans le quartier»²², conclut l'épistolier, noble disciple de Salomon.

La scène la plus intéressante se référant directement aux mœurs persanes - et non plus en rapport avec la position sociale de Gobineau - est celle du cérémonial présidant aux visites que l'on se rend entre gens de qualité, «honnêtes gens qui savent leur monde». Au cours de ces réceptions, l'échange de politesses est ordonné d'avance. L'épistolier reprend scrupuleusement les formules échangées et le déroulement de la conversation dans la lettre XXII.

Les compliments dithyrambiques adressés au visiteur, dès son arrivée, abondent: «*La présence de votre excellence n'est pas un présent magnifique? Nos yeux sont devenus brillants*». Le visiteur joue à la feinte modestie et le maître de maison de protester: «*Par la tête d'Ali! Vous êtes le maître de la maison*». Une fois que tout le monde s'est installé, on prononce les paroles consacrées: «*Votre noble nez est gras, s'il plaît à Dieu? - J'ai un nez gras, gloire à Dieu!*» Gobineau commente ensuite le cérémonial en le comparant au savoir-vivre des Européens.

«*Les Persans savent très bien que les Européens sont beaucoup plus brefs dans leurs politesses [...] Mais ils y tiennent. C'est pour eux l'edèb, la bonne éducation et je crois [tient-il à faire remarquer], que ce n'est pas une des moindres causes de ma popularité que d'avoir eu la patience de m'y plier tout à fait. Je suis poli comme un mandarin*».²³

Suit une description de la cérémonie du kalian, du service des boissons - «sherbet», café, thé - alternant à chaque fois avec «un

(22) Comte de Gobineau..., Lettre XIX, p. 71-72.

(23) Comte de Gobineau..., Lettre XXII, p. 77.

surcroît de jolies choses» (entendez par là des compliments fleuris). Et Gobineau de conclure: «*Voilà ce que j'appelle savoir son monde. Qu'est-ce que je ferais de toutes ces belles connaissances en France?*»²⁴

L'hospitalité légendaire de l'Orient, la générosité et le respect pour l'hôte, le Comte les constate aussi au cours de ses déplacements.

Alors qu'il séjourne au Camp de Gherk-boulak près du volcan du Demavend, il a comme voisins des tribus turques et persanes (tribus dont il précise les noms: Alavends et Seïlsoupours). Celles-ci lui envoient en cadeau des moutons, du fromage et du poisson. Son voisin le plus puissant, Khandjan-Khan, un des chefs Seïlsoupours lui offre un jour son cheval parce que Gobineau l'avait complimenté sur la beauté de l'animal. Le diplomate refuse, bien entendu, le somptueux présent, affirmant que les biens de chacun appartenaient à l'autre. Le chef répond que «*lui-même étant [son] esclave, il ne pouvait que lui rendre son bien*»²⁵. Cependant, le même Khandjian-Khan est un voleur sans scrupules. Le Comte retrouve chez ses gens tout ce qui disparaît chez lui. Mais la beauté de la chose, c'est cela donne lieu à des échanges de compliments mutuels.

Ainsi le sociologue s'attache à tous les aspects particuliers de la vie à Téhéran, du moins dans le cadre de sa fonction - car il est avant tout membre de la Mission française - et des courts voyages entrepris dans la région. Mais ces lettres n'auraient qu'un intérêt «scientifique» si elles n'étaient relevées par les commentaires plaisants du diplomate, commentaires écrits sur le ton le plus sérieux. Il arrive même que Gobineau, à l'instar des philosophes du XVIIIème siècle, dénonce les abus de la monarchie, la corruption des hauts-fonctionnaires, la torture pratiquée couramment de manière arbitraire, si bien que l'on croirait parfois lire du Voltaire et non pas une lettre adressée à un membre de la famille. Dans ce cas, l'écriture épistolaire se met au service de la

(24) Comte de Gobineau..., p. 79.

(25) Comte de Gobineau..., Lettre XIV, p. 55. La phrase «Je suis votre exclave» est très fréquemment employée en Perse à cette époque (si l'on en croit les lettres de Gobineau).

critique par le biais de l'ironie qui provoque la surprise puis la réflexion de la destinataire, sa sœur Caroline, ensuite du lecteur.

L'ironie

C'est dans les récits qu'il qualifie d'«histoires des Mille et Une Nuits» que l'épistolier raille les défauts des Orientaux ou dénonce les abus sous le couvert de l'anecdote.

La première histoire, celle de la fille du Roi des Péris, met en scène un derviche hindou qui vole très habilement le Schâhzadeh (fils du roi). Voici le portrait de l'ascète voleur tracé par Gobineau.

*«Les derviches sont des personnages forts saints, forts savants, bruns de peau, maigris par les austérités et arrivant de quelque fond de montagnes où ils ont passé des années à s'entretenir avec les génies et à faire pénitence».*²⁶

L'ironie fonctionne dans ce cas par le décalage entre la sainteté supposée - et acquise - du personnage et l'acte répréhensible qu'il commet en s'appropriant, par le mensonge, les richesses du Prince.

Le saint homme prétend être envoyé par la fille du Roi des Péris pour dire au prince qu'elle veut l'épouser. Le fils du Roi charmé donne immédiatement son accord mais, dit le derviche, il faut qu'il se purifie d'abord par le jeûne et ne porte que des vêtements neufs, et ce, durant quarante jours. Le prince se prête de bonne grâce aux désirs de la jeune fille, mais le jour fixé pour le mariage, il s'aperçoit que le derviche «était décampé emportant tout ce qui était dans la maison et la fille du Roi des Péris, probablement occupée ailleurs, [...] ne vint»²⁷. Le récit alertement mené vise évidemment par le dénouement inattendu à amuser Caroline. Cependant, la leçon sous-jacente passe en même temps que l'anecdote.

(26) Comte de Gobineau..., Lettre X, p. 38.

(27) Comte de Gobineau..., p. 40.

Une autre histoire, tout aussi comique mais cruelle à la fois, critique la corruption régnant dans l'administration et la pratique de la torture. Les gouverneurs se remplissent honteusement les poches au détriment du Trésor royal en s'assurant la complicité du grand vizir par des pots-de-vin.

«Supposons que Hamzé-Mirza, gouverneur d'Ispahan doive cent mille romans par an. Il en envoie 15 et écrit au grand vizir une lettre désolée dans laquelle il affirme sur la tête sacrée du Schah, sur celle du Prophète, sur le tombeau des Imans, sur la vie de ses enfants [...] que les paysans et les nomades n'ont pas payé [les impôts] ... Il accompagne ce billet lamentable d'un cadeau de 20.000 romans [...] Le grand vizir plaide sa cause auprès du Roi»²⁸.

Le lecteur ne peut évidemment s'empêcher de sourire devant cette accumulation de serments par lesquels le gouverneur assure le Roi et le Ministre de sa bonne foi. Or, un jour, un Mollah se rend auprès du Schah, porteur d'une lettre du gouverneur Issa Khan. Celui-ci demande à la «Kiblah du monde» de tuer le porteur, lequel à son tour informe confidentiellement le Roi que le gouverneur a caché un trésor considérable sous le plancher de sa résidence à Téhéran. Le Roi est, bien entendu, tout heureux de mettre la main sur ce trésor et de remplir ses caisses vides. Résultat de l'opération: *«Le Sadrazam (grand vizir) a fait donner la torture au Mollah dénonciateur. De l'autre côté, le Roi a fait torturer aussi le portier pour n'avoir rien dit. L'un pour avoir parlé, l'autre pour s'être tu. Tu vois que nous sommes des soleils d'équité»²⁹*, commente Gobineau.

L'ironie naît ici de l'opposition entre le terme «équité» et la justice arbitraire exercée par le Roi et son premier Ministre. Nous pensons immédiatement au *Candide* de Voltaire, plus particulièrement au passage où les héros Pangloss et Candide sont arrêtés par l'Inquisition «l'un pour avoir parlé, l'autre pour avoir écouté avec un air d'approbation».

(28) Comte de Gobineau..., Lettre XII, p. 49.

(29) Comte de Gobineau..., p. 50-51.

La troisième histoire est tragique et soulève l'écœurement mais c'est la seule que l'épistolier avait eu sa mémoire ce jour-là et il ne voulait pas désappointer sa sœur à qui il avait promis d'en raconter une dans chaque «lettre persane». Celle-ci rapporte une exécution d'une cruauté raffinée.

Un jeune homme ayant tué un descendant du Prophète, un honnête «Syud» d'Ispahan, le Roi ordonne de l'exécuter sur la Place de la Porte-Neuve en sa présence. Cependant, certains courtisans se cotisent et offrent à la «Kiblah du monde» une somme d'argent très importante en échange de son pardon. Le Roi accepte de faire grâce au criminel mais le condamné «commença à lui crier les injures les plus atroces [...] Le Roi exaspéré ordonna de le tuer à petits coups. On le mit donc au pied du mât [...] mais au lieu de lui couper résolument la gorge, on lui scia la nuque en plusieurs fois ... J'aime croire que tu en as assez»³⁰.

La personne du Roi n'est pas épargnée par la plume acérée de Gobineau, comme on le voit, puisqu'il accepte de pardonner contre espèces sonnantes et trébuchantes! Le diplomate en devient même irrévérencieux, tournant en dérision le titre du souverain. La première fois qu'il fait allusion à celui-ci, il traduit d'abord en français le terme «Kiblah» puis il continue: «Après les discours d'ouverture, nous avons vu cette kiblah susdite nous parler de Sebastopol».

Il n'hésite pas non plus à dénoncer le caractère velléitaire du monarque et sa cupidité dans une anecdote qui illustre sa réflexion: «*Rien ne dure dans ce pays-ci*» (Lettre V).

Un jour, le Roi annonce à ses sept femmes son intention d'emmener avec lui en voyage la Djehan Khanum. Mais une des dernières femmes, âgée de douze ans «*fait un cadeau de 50 romans au Schah pour être emmenée aussi et elle le fut. Voilà les mœurs*» conclut Gobineau³¹.

(30) Comte de Gobineau..., Lettre X, p. 44.

(31) Comte de Gobineau..., Lettre V, p. 23.

Au terme de cette présentation de la correspondance du comte Arthur de Gobineau avec sa sœur (et occasionnellement avec son père, les «histoires» étant exclusivement réservées à Caroline), il semble intéressant d'établir une brève comparaison avec les *Lettres persanes* de Montesquieu. Cet ouvrage - roman épistolaire - met en scène deux Persans, Rica et Uzbek venus à Paris «chercher la sagesse». Dans la capitale française, ils font l'expérience des coutumes et du mode de vie français et s'étonnent des traditions politiques et religieuses différentes des leurs. En revanche, les lettres de Gobineau rapportent l'expérience vécue par un Français - personne réelle et non héros de fiction - dans la capitale persane. L'épistolier relate sur le mode du reportage journalistique, dans certains cas, les événements survenus durant son séjour à Téhéran.

De même, les buts poursuivis diffèrent. Montesquieu se sert de la fiction pour détourner la censure et se livrer en toute impunité à une mordante satire de la société française durant les dernières années du règne de Louis XIV. Gobineau, au contraire, s'intéresse aux coutumes de la Perse en tant que sociologue. Mais, lorsqu'on connaît, par ailleurs, ses théories sur l'inégalité des races et l'orgueil qu'il tirait de ses origines aristocratiques³², on ne peut s'empêcher de penser que, sous le couvert de l'anecdote plaisante, se dissimule certainement une satire - aussi mordante que celle de Montesquieu pour la société française - des institutions politiques persanes. De plus, les marques de respect que ne cessent de lui témoigner les Persans, à quelque milieu qu'ils appartiennent, renforcent-elles, peut-être, le sentiment de supériorité éprouvé par une grande partie des Occidentaux au XIX^{ème} siècle, vis-à-vis des peuples orientaux.

En conclusion, l'intérêt des *Lettres persanes* de Gobineau naît de la

(32) Comte de Gobineau..., Lorsque sa femme met au monde une fille, Gobineau n'en est pas affecté. Il répond à Caroline: «Que me parles-tu d'un garçon? ... Par le temps qui court il n'est rien moins que désirable. Serais-tu enchantée d'avoir un neveu [qui fasse] des spéculations à la bourse? Nous sommes des gens d'il y a quatre siècles. Restons-en là». (Lettre XIX, p. 70).

grande variété de ton et de contenu qu'elles présentent. Familières et colorées, écrites au courant d'une plume spirituelle, ironique, émue, indignée, elles séduisent le lecteur du XX^{ème} siècle par leurs multiples facettes. Sensible à la beauté des sites, curieux de tout - traditions, légendes, mystères religieux - Gobineau s'adapte aux coutumes du pays avec une grande facilité.

Il prend goût également aux avantages que lui assure sa position de diplomate français et aux multiples marques de déférence dont il est l'objet de la part des «Grands» comme des petites gens. Dans son avant-propos de l'édition de 1957 (édition dont il fut le promoteur), M. Duff affirme que *«ces lettres pleines de verve annoncent Trois ans en Asie. Elles esquissent ce monde d'enchantement, de douce ironie, de vives couleurs, de cruauté, de mystère, où, plus tard, Gobineau fera vivre les héros de ses Nouvelles asiatiques, un des plus grands livres de la littérature exotique française»*³³.

(33) Comte de Gobineau..., p. 10.

BIBLIOGRAPHIE

- Boustani Carmen, «Lettres d'exil et d'amour impossible», in *Expériences limites de l'épistolaire*, dir. André Magnan, Paris, éd. Honoré Champion, 1993.
- Comte de Gobineau, *Lettres persanes*, Paris, Mercure de France, 1957
- Dufréchou A., *Gobineau*, Paris, Librairie Bloud et Cie, Collection Philosophes et penseurs, 1907.